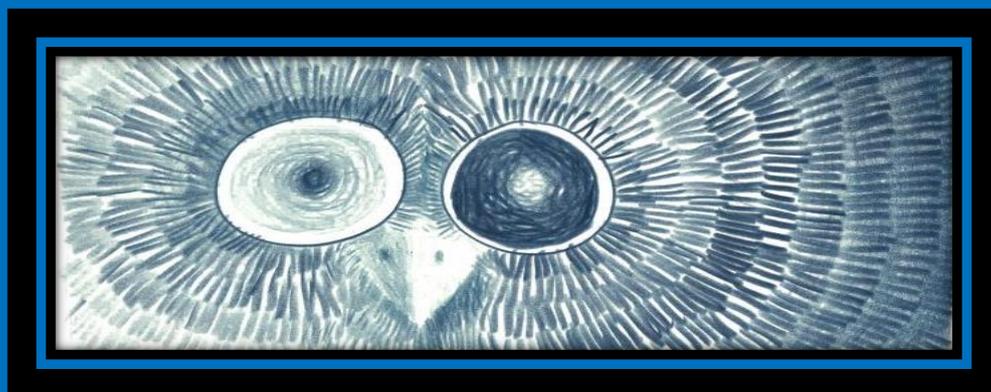


FB-PHILO



Télémaque



Le journal des Terminales

Télémaque

*

Qu'est-ce que la vérité ?



Numéro Zéro

« Le concept de « vérité »,
compris comme dépendant de
faits qui dépassent largement le
contrôle humain, a été l'une
des voies par lesquelles la
philosophie a ouvert aux
hommes la nécessité de
l'humilité. »

Bertrand Russell

Préambule

La devise des Lumières, « *Sapere aude* », « Ose savoir », exhorte l'homme à risquer la connaissance. Mais comment Kant l'entend-il ? Qu'est-ce au juste que cette connaissance et pourquoi requiert-elle une audace ? La connaissance n'a rien ici d'une dogmatique, ou d'une accumulation d'éruditions. Ce n'est pas d'un savoir encyclopédique dont il est question. Il s'agit bien plutôt de la formation d'un esprit critique, d'une vigile de l'esprit qui questionne le réel. « Oser savoir » signifierait alors l'audace d'un entendement qui prend du recul avec ce qui est dit, clamé à haute voix. L'audace d'aller à contrecourant de la clameur ambiante, de changer de cap, et de douter, à rebours de la bien-pensance injonctive, n'est-ce pas alors le courage de ne pas plier, de ne pas ployer sous le joug d'une tutelle, et donc de s'en affranchir, de s'en émanciper ? Ce courage qui est celui de la liberté de penser : le courage de ne pas suivre le troupeau, de ne pas hurler avec les loups. C'est une audace - celle même de l'aventure de la pensée qui nous conduit au large pour mieux juger, et ainsi pour ne pas tomber dans l'écueil d'une pure et simple adhésion : ce serait donc le propre d'un esprit qui résiste à la paresse, à la facilité, au demi-savoir de l'opinion, peut-être plus attrayant parce que d'emblée plus compréhensible et convaincant. Aujourd'hui, on est à l'ère de l'opinion opiniâtre : une opinion arrogante et tenace qui se substitue à l'effort de chercher la vérité. Elle nous séduit parce qu'elle touche nos émotions et « tranche » des situations

complexes qui nous échappent. Chacun réclame son droit à faire valoir son opinion comme la vérité... comme si chacun était atteint d'une doxique aigüe plus contagieuse que le coronavirus. On ouvre toutes les digues sur le net, et c'est la crue du baratin... Tous prennent la parole, et d'abord les ignorants..., pseudo-orateurs qui érigent leur non-savoir en vérité absolue, qui clament avec l'aplomb de Trissotin, des conclusions simples et tranchées. La connaissance est ici plus que malmenée : elle est refusée. Pour le dire autrement, nos contemporains n'osent plus la devise de Lumières. Ils choisissent la « servitude volontaire » (Étienne de la Boétie) et se laissent enchaîner à la caverne des préjugés (Platon, *La République*).

La paresse et la facilité des conclusions hâtives et tranchées traduisent le narcissisme contemporain : chaque « moi » brandit « sa petite vérité », sans recul critique, dans la pure adhésion émotionnelle aux impressions d'être le seul à avoir raison, à avoir tout compris de la situation... Le « moi » est devenu « la mesure de toutes choses, de celles qui sont pour ce qu'elles sont, de celles qui ne sont pas pour ce qu'elles ne sont pas. » (Platon, Protagoras). L'*ego* triomphant, qui se fait « le centre de tout et le tyran de tous » (Pascal, *Pensées*) se sent fondé à se dire compétent sur tout à sa façon... Cette arrogance a de quoi inquiéter car il semble fonder le populisme scientifique qui accroît tout un « démagogisme cognitif » pour reprendre la formule du sociologue Gérald Bronner.

Si la devise des Lumières suppose une audace, c'est qu'elle s'inscrit dans l'exigence d'un travail, dans la rigueur d'une recherche qui requiert une méthode, et tout un exercice patient. Il n'y a rien là de séduisant pour le vulgum pecus ! En outre, la science qui nous a enchantés au XIXème et au XXème siècle, aujourd'hui nous désenchante : elle nous inquiète, nous dérange, critique nos modes de vie. Nous voici donc déstabilisés, remis en question par la science. Et pour mieux la museler, nous la rabattons au rang d'une croyance comme une autre. L'audace de penser suppose ainsi le courage d'un « écart », d'un « biais » qui rende possible une autre perception, et le pouvoir d'une résistance (aux *fake-news* et aux flux tendu d'infox sur BFM TV).

Melle RAVIOLO

La philosophie des Lumières défend l'idée que la souveraineté d'un peuple libre se heurte à une limite, celle de la vérité, sur laquelle elle ne saurait avoir de prise.

CORPUS



David Hume nous a appris que les vérités scientifiques ne sauraient relever d'un vote. La crise sanitaire que nous traversons a toutefois montré que nous n'avons guère retenu la leçon.

NOTRE RESPONSABILITÉ COLLECTIVE. Les humeurs secrétées par l'ère industrielle ont atteint désormais une masse et une efficacité suffisantes pour que l'homme se découvre, ahuri, comme le cinquième élément du monde, capable de déconcerter le jeu - l'harmonie - des quatre autres, que la cosmologie traditionnelle croyait imperturbables : l'homme, cette « quintessence », réalise sa faculté de conduire l'univers au chaos ; le conquérant commence de percevoir que son épopée désinvolte puisse se réduire à un simple épisode dont les sédiments sans âge et sans âme conserveront à peine les fossiles. **François**

CROIRE EN L'IDÉE DE PROGRÈS. Cette foi consiste à accepter de sacrifier du présent personnel au nom d'une certaine idée, crédible et désirable, du futur collectif. Or il nous est devenu difficile d'explicitier un dessein véritablement commun qui soit à la fois crédible et attractif : quand il est l'un il n'est pas l'autre, et réciproquement. Dès lors, le défi politique consiste à responsabiliser sans accuser le genre humain dans son ensemble, sans chercher à viser telle ou telle de ses composantes qui pourraient faire office de bouc émissaire. Il s'agit de modifier la scène qui se joue apparemment comme un processus sans sujet, mais dont nous sommes pourtant collectivement responsables. Et il s'agit aussi de poser les bonnes questions : qu'est-ce qui, dans le monde d'aujourd'hui,

se construit ? Qu'est-ce qui se détruit ? Si nous l'ignorons pour une grande part, c'est paradoxalement parce que nous avons compris quelque chose : par des boucles nouvelles et inattendues, nous allons de plus en plus dépendre de choses qui dépendent de nous. Il nous incombe de penser l'action juste en prenant acte que ce qui va se passer va dépendre pour partie de ce que nous allons globalement faire. **Diane**

L'AGIR SOLIDAIRE. « Le fait que l'homme est capable d'action signifie que de sa part on peut s'attendre à l'inattendu, qu'il est en mesure d'accomplir ce qui est infiniment improbable. Et cela à son tour n'est possible que parce que chaque homme est unique, de sorte qu'à chaque naissance quelque chose d'uniquement neuf arrive au monde. » (*Condition de l'homme moderne*, Agora Pocket, 1983, p. 234). Nous savons aussi qu'elle ne peut prétendre au titre de vérité que si elle ne réside pas dans la tête des humains mais en elle-même, que si elle est une sagesse qui s'adresse aux hommes, même si ce sont eux qui l'ont engendrée — comme les mathématiques s'adressent aux mathématiciens, même si ce sont eux qui les ont inventées. Elle est une intelligence collective.

La sagesse est celle de la communauté dans son ensemble : un agir solidaire. Ce qui rend l'intelligence collective à la fois si évidente et si difficile à cerner est qu'elle est d'abord de l'ordre du manque : elle manque aux vestiges exactement, ce n'est pas une comparaison, c'est un cas particulier, comme le sens

manque aux caractères disposés sur une page, et qu'il faut lire pour qu'ils redeviennent ce qu'ils n'ont jamais été. L'intelligence collective est tout entière dans le mouvement par lequel une génération se réapproprie les monuments de la génération précédente : des signifiants dont le sens est disponible pour une interprétation autre. Des coquilles vides. Des traces. C'est là, dans cette reconduction que la nouveauté politique peut apparaître, d'une génération à l'autre. » **Armand**

« La vérité est le fondement et la raison de la perfection, et de la beauté ; une chose, de quelque nature qu'elle soit, ne saurait être belle, et parfaite, si elle n'est véritablement tout ce qu'elle doit être, et si elle n'a tout ce qu'elle doit avoir. »

François de La Rochefoucauld

Réflexions ou Sentences et Maximes morales (1664)

AGORA



BACK TO EPICURE

*

CARPE DIEM LES DJEUN'S !!!!

Le bonheur ?

Cet obscur objet du désir...

Avec Epicure pour guide, j'ai mis de l'ordre dans mes désirs. J'ai réfléchi à ce dont j'avais vraiment besoin, ainsi qu'à mon rapport aux plaisirs. Le reconfinement, la fermeture des boutiques où j'aimais flâner, dépasser mon temps et mon argent, m'ont appris à me restreindre, et en me restreignant à apprendre où était le plus important : passer du temps avec ma famille, m'occuper de mon petit frère, l'aider à faire ses devoirs. **Laurent (le Magnifique)**

Et si nous changions notre manière d'être au monde ? Nous vivons dans une société où la liste de nos désirs et de nos plaisirs semble infinie, démesurée. En les poursuivant sans nous poser la question de leur nécessité, nous devenons un « tonneau des Danaïdes » : c'est ainsi que Socrate désignait les appétits sans frein de Calliclès. Les réseaux sociaux en ajoute une couche, je trouve... Ils participent au grand narcissisme collectif ! Ils véhiculent cette idée que le plaisir doit être montré, vu, *liké* ! Il faut montrer qu'on aime vivre, bien boire et bien manger, que nos amis sont fantastiques. Sois heureux ou ne sois pas !... Aujourd'hui, je refuse ce diktat de bonheur galvaudé, d'ersatz de joie, de sourire publicitaire. Aujourd'hui, je refuse cet exhibitionnisme du plaisir, ce consumérisme qui est une façon de performer son plaisir de vivre ! **Sissi (Impératrice)**

Heureuse redécouverte. Ces derniers jours, je suis souvent revenue à Epicure (on en avait parlé en cours de philosophie). Il conçoit sa philosophie comme une médecine de l'âme. Pour vaincre mes angoisses, mes moments de déprime, j'ai relu sa *lettre à Ménécée*. J'ai essayé de me concentrer sur les conseils que le philosophe donne à son disciple. Et j'y ai découvert une vraie richesse pour tous les jours. J'ai appris à me détacher de toutes les informations anxiogènes de LCI et de BFM TV, j'ai pris du recul, et j'ai remis de l'ordre dans ma tête, en hiérarchisant mes désirs. Je me suis libérée de mes peurs. **Anne (d'Autriche)**

Contre la boulimie d'informations. J'ai connu une phase de boulimie d'informations : je voulais savoir tout ce qu'il se passait, tout en ayant du mal à me faire une opinion précise de la situation, sans parler d'imaginer l'après. J'étais en quelque sorte en crise, comme l'homme au temps d'Epicure. Ce dernier fonde son école dans un jardin à Athènes après une période difficile d'errance. Plus globalement, les cités grecques perdent de leur influence, et Alexandre le Grand unifie progressivement la péninsule en un empire. C'est un véritable bouleversement. Quand un changement brutal survient et nous laisse désorientés, il est naturel de chercher des réponses. Autrement la peur prend le dessus, je crois. J'ai donc tâché de réformer mon entendement, et de sortir de la caverne de mes préjugés (Allégorie de la caverne, en *République VII*) : je me suis risqué à l'engagement d'une pensée libre, libéré des idées reçues, des fake-news, et de tout le prêt-à-penser qui aveugle et endort notre esprit critique. **Paul (de Tharce)**

Avoir confiance en notre perception. Contrairement à Platon qui affirme que nos perceptions nous trompent, que nous ne voyons pas la vérité des choses, Epicure a confiance en notre perception. Selon lui, elle est toujours vraie. Seuls les jugements que nous en tirons peuvent être erronés. Cela pose des problèmes. J'en parle souvent à mes camarades dans la cour de Béarn. Après tout, nos perceptions aussi nous trompent, me disent beaucoup de mes camarades (les plus scientifiques me rappellent qu'un brin de paille dans un verre d'eau nous apparaît brisé !). En cours de philosophie, nos lectures du *Théétète*, du *Gorgias*, mais aussi du *Phédon*, nous l'ont montré. Mais je trouve tout de même intéressant d'essayer d'appliquer la théorie d'Epicure à la perception que nous avons du temps. Avant que la crise de la Covid-19 ne nous oblige à nous confiner, nous pensions que nous n'avions pas assez de temps.

Pendant le confinement, le temps pouvait paraître très long. Il semblait s'être étiré à l'infini. On finissait par « tuer » le temps ! Donc, en soi, rien n'avait changé, mais notre idée du temps, quant à elle, s'était profondément modifiée. Si l'on prend acte de cette perception selon laquelle trop de temps se trouvait soudain à notre disposition, on pouvait essayer d'habiter ce temps qui nous paraissait énorme et nous angoissait. Ces jours-là, j'ai essayé de ne pas contredire mes perceptions, de ne pas toujours résister à l'impression que me donnait ma propre sensation du temps.

Dans ma scolarité, j'ai été prise par cette frénésie de rentabiliser le temps : le temps passé à étudier, c'est des bonnes notes en perspective. Je voulais être premier ! Mais le confinement m'a changé, m'a donné une sensation élargie du temps : je me suis ouvert à l'idée d'une vacance, d'un temps libre pour lire, me détendre, regarder le ciel ou cuisiner. Je me suis apaisé. Et pour cela, l'idée que les perceptions ne peuvent être des erreurs m'a beaucoup aidée.

Alexandre (le Grand)

LE CERCLE DES BÉARNAIS

Réflexions libres

L'art d'être une chauve-souris !

Ce que le confinement m'a appris est qu'il fallait se transformer en chauve-souris : n'être que soi, dans la nuit – pousser le cri du désir et de la foi, et recevoir en écho la richesse du monde. Nous avons vécu cette crise de façon très diversifiée et les conditions concrètes dans lesquelles nous avons été confinés jouent un rôle déterminant.

Pour ma part, le trait majeur a été la disparition des emplois du temps. Cela a ouvert en moi une hyper lucidité : ma préoccupation n'était plus que pour l'essentiel. Mes rêves sont devenus d'une intensité très grande – vous savez, ces rêves dont Julien Gracq dit, dans *Le Rivage des Syrtes*, qu'ils vous laissent au réveil comme si la porte de votre chambre battait sur une caverne.

J'ai pu vérifier que je n'étais pas le seul dans cette situation et que beaucoup avaient alors eu la sensation d'être mis au contact de l'essentiel. Wajdi Mouawad, qui présentait son livre *Anima*, dit que les chauves-souris pour se repérer dans la nuit par écholocation poussaient un cri si puissant qu'il provoquerait l'éclatement de leurs tympans si un dispositif de leur mâchoire

ne leur bouchait pas les oreilles quand elles ouvrent la gueule. Dès qu'elles la referment, leurs oreilles s'ouvrent et elles entendent l'écho de leur cri qui dessine avec précision le monde dans lequel elles volent et qui sans cela ne serait qu'obscurité.

Oui, cette métaphore est riche de sens : il y a tout dans ce geste. Le cri que chacun pousse, et dont l'écho sera le monde : un monde d'autant plus riche que le cri aura été puissant, c'est notre foi.

Vérité, j'écris ton nom... !

Connaître ce n'est pas se croire savant, jouer au savant, en imposant ses dogmes à tous, mais c'est risquer la nuance et la prudence, parce que l'on ose la complexité. La pandémie de Covid-19 met en lumière un trait marquant de nos sociétés modernes : « notre promptitude à nous considérer experts », dit E. Klein dans *Le goût du vrai* : « L'invocation tonitruante et systématique du « bon sens » apparaît en plein essor, comme le montre Donald Trump quand il argue de son seul « instinct » pour juger de ce qu'il en est d'à peu près tout. » Le ressenti d'un individu peut-il trancher d'un simple coup de phrase des questions vertigineusement complexe ? » L'homme contemporain devient de plus en plus misologue : il déteste cette vérité qui vient déranger son confort, ses routines consuméristes, ses accoutumances aux plaisirs, ses vieilles et familières opinions. Nous avons perdu le goût du vrai et ne nous sommes attachés qu'à ce qui pouvoir nous satisfaire : « Le goût du vrai va disparaître au fur et à mesure qu'il garantira moins de plaisir, disait Nietzsche dans *Humain trop humain* en 1878 : l'illusion, l'erreur, la chimère vont reconquérir pas à pas, parce qu'il s'y attache du plaisir, le terrain qu'elles tenaient autrefois : la ruine des sciences,

la rechute dans la barbarie en seront la conséquence immédiate ; l'humanité devra se remettre à tisser la toile après l'avoir, telle Pénélope, défaite pendant la nuit. Mais qui nous garantira qu'elle en retrouvera toujours la force ? » Si nous ne cessons de revendiquer notre droit de savoir, et désirons la vérité, en même temps, nous faisons tout pour l'éviter, l'étouffer. Car elle serait vite de trop, et viendrait renverser nos comforts, et nos certitudes toutes faites. Donc, ce désir est un masque qui vient cacher cette misologie dont je parlais : une haine de la vérité plus tenace que nos désirs !

Melle RAVIOLO



Le 9 décembre 2020

Journée de la laïcité

« Laïcité de l'enseignement, progrès
social, ce sont deux formules
indivisibles.

Nous lutterons pour les deux. »

Jean Jaurès

(1859-1914)